

CONDITIONS.

ABONNEMENT :

Un an \$0.50
 Six mois 0.25
 Un numéro 1c.

L'abonnement
 est strictement paya-
 ble à l'avance.

Le Samal

CONDITIONS.

ANNONCES :

Par ligne
 Première insert. 10c.
 Ins. subséquente 5c.

Remise libérale
 aux annonceurs à
 long terme.

JOURNAL HEBDEMADAIRE ILLUSTRÉ.

Bureau : 128, Rue des Allemands

J. BESSETTE, Editeur-Propriétaire.

FEUILLETON.

LE

FILS DU FAUCONNIER.

LE FILS DU FAUCONNIER.

Il y avait, vers l'an 1663, à quelques centaines de pas de Saint-Omer, une maisonnette assez bien bâtie, dont la porte s'ouvrait sur le grand chemin de Paris. Une haie vive d'aubépine et de sureau entourait un jardin où l'on voyait pêle-mêle des fleurs, des chèvres, et des enfants. Une demi-douzaine de poules avec leurs poussins caquetaient dans un coin entre les choux et les fraisiers ; deux ou trois ruches, groupées sous des pêchers tournaient vers le soleil leurs cônes odorants, tout bourdonnants d'abeilles, et çà et là, sur les branches de gros poiriers chargés de fruits, roucoulait quelque beau ramier qui battait de l'aile autour de sa compagne.

La maisonnette avait un aspect frais et souriant qui réjouissait le cœur ; la vigne verte et le houblon tapissaient ses murs ; sept ou huit fenêtres percées irrégulièrement, et toutes grandes ouvertes au midi, semblaient regarder la campagne avec bonhomie ; un mince filet de fumée tremblait au bout de la cheminée, où pendaient quelques tiges flexibles des parietaires, et à l'heure du jour que l'on passait devant la maisonnette, on y entendait des cris joyeux d'enfants mêlés au chant du coq. Parmi ces enfants qui venaient là de tous les coins du faubourg, il y en avait trois qui appartenaient à Guillaume Grinedal, le maître du logis : Jacques, Claudine et Pierre.

Guillaume Grinedal, ou le père Guillaume, comme on l'appelait familièrement, était dans tout l'Artois ; mais depuis longtemps déjà il n'avait guère eu l'occasion d'exercer son savoir. Durant la régence de la reine Anne d'Autriche, le seigneur d'Assoville, son maître, ruiné par les guerres, avait été contraint de vendre ses

terres ; mais, avant de quitter le pays, voulant récompenser la fidélité de son vieux serviteur, il lui avait fait présent de la maisonnette et du jardin. Le vieux Grinedal, se refusant à servir de nouveaux maîtres, s'était retiré dans cette habitation, où il vivait du produit de quelques travaux et de ses épargnes. Devenu veuf, le père Guillaume ne pensait plus qu'à ses enfants, qu'il élevait aussi bien que ses moyens le lui permettaient et le plus honnêtement du monde. Tant qu'ils furent petits, les enfants vécurent aussi libres que des papillons, se roulant sur l'herbe en été, patinant sur la glace en hiver, et courant tête nue au soleil, par la pluie ou par le vent. Puis arriva le temps des études, qui consistaient à lire dans un grand livre sur les genoux du bonhomme Grinedal, et à écrire sur une ardoise, ce qui n'empêchait pas qu'on trouvât encore le loisir de ramasser les fraises dans les bois et les écrivisses dans les ruisseaux.

Jacques, l'aîné de la famille, était, à dix-sept ou dix-huit ans, un grand garçon qui paraissait en avoir plus de vingt. Il n'était pas beau parleur, mais il agissait avec une hardiesse et une résolution extrêmes aussitôt qu'il croyait être dans son droit. Sa force le faisait redouter de tous les écoliers du faubourg et de la banlieue, comme sa droiture l'en faisait aimer. On le prenait volontiers pour juge dans toutes les querelles d'enfants ; Jacques rendait son arrêt, l'appuyant au besoin de quelques bons coups de poing, et tout le monde s'en retournait content. Quand il y avait une dispute et des batailles pour des cerises ou quelque tonpie d'Allemagne, aussitôt qu'on voyait arriver Jacques, les plus tapageurs se taisaient et les plus faibles se redressaient ; Jacques écartait les combattants, se faisait rendre compte des causes du débat, distribuait un conseil aux uns, une taloche aux autres, adjugeait l'objet en litige et mettait chacun d'accord par une partie de quilles.

Il lui arrivait parfois de s'adresser à plus grand et plus fort que lui ; mais la crainte d'être battu ne l'arrêtait pas. Dix fois terrassé, il se relevait dix fois ; vaincu la veille, il recommençait le lendemain, et tel était l'empire de son courage appuyé sur le sentiment de la justice inné en lui, qu'il finissait toujours par l'emporter. Mais ce petit garçon déterminé, qui n'au-

rait pas reculé devant dix gendarmes du roi, se troublait et balbutiait devant une petite fille qui pouvait bien avoir quatre ans de moins que lui. Il suffisait de la présence de Mlle Suzanne de Malzonvilliers pour l'arrêter au beau milieu de ses exercices les plus violents. Aussitôt qu'il l'apercevait, il dégringolait du haut des peupliers où il dénichait les pies, lâchait le bras du méchant drôle qu'il était en train de corriger, ou laissait aller le taureau contre lequel il luttait. Il ne fallait à la demoiselle qu'un signe imperceptible de son doigt rien qu'un regard, pour faire accourir à son côté Jacques, tout rouge et tout confus.

Le père de Mlle de Malzonvilliers était un riche traitant qui avait profité pour faire fortune, du temps de la Fronde, où tant d'autres se ruinèrent. Il ne s'était pas toujours appelé du nom brillant de Malzonvilliers qui était celui d'une terre où il avait mis le plus clair de son bien ; mais en homme avisé, il avait pensé qu'il pouvait ainsi que d'autres bourgeois de sa connaissance, troquer le nom roturier de son père contre un nom qui fit honneur à ses écus. M. Dufailly était devenu progressivement et par une suite de transformations habiles, d'abord M. du Faily, puis M. du Faily de Malzonvilliers, puis enfin M. de Malzonvilliers tout court. Maintenant, il n'attendait plus que l'occasion favorable de se donner un titre, baron ou chevalier. A l'époque où ses affaires nécessitaient de fréquents voyages dans la province, et souvent même jusqu'à Paris, M. de Malzonvilliers avait maintes fois confié la gestion de ses biens à Guillaume Grinedal, qui passait pour le plus honnête artisan de Saint-Omer. Cette confiance, dont M. de Malzonvilliers s'était toujours bien trouvé, avait établi entre le fauconnier et le traitant des relations intimes et journalières, qui profitèrent aux trois enfants, Jacques, Claudine, et Pierre. Suzanne, qui était à peu près de l'âge de Claudine, avait des maîtres de toute espèce, et les leçons servaient à tout le monde, si bien que les fils du père Guillaume en surent bientôt plus long que la moitié des petits bourgeois de Saint-Omer.

Jacques profitait surtout de cet enseignement ; comme il avait l'esprit juste et persévérant, il s'acharnait aux choses jusqu'à ce qu'il les eût comprises. On la ren-